

leur rêve. Georgette allait avoir le sien. Son cœur, alors, ne pouvait manquer de recueillir précieusement le travail de sa pensée.

Du côté de Maurice, les impressions ressenties étaient beaucoup plus vives. Avant même de voir Georgette, son cœur s'était ouvert à l'intérêt et à une douce pitié. Il n'eut qu'à la regarder pour se sentir entraîné vers elle par un charme mystérieux et irrésistible. Le chagrin ou la douleur de la femme a toujours pour effet de mettre en émoi le cœur de l'homme et de lui inspirer le désir d'être un consolateur. C'est ce qui arriva à Maurice. Et quand son regard eut rencontré celui de la jeune fille et qu'il en eut senti la douceur, éprouvé l'enivrement, la première étincelle de l'amour naissant pénétra dans son cœur avec la rapidité de l'éclair.

Voilà ce que Jacques Sarrue ne pouvait ni voir ni deviner.

Le repas terminé, quand Georgette eut débarrassé la table et donné à sa chambre l'apparence d'un petit salon, Jacques Sarrue, pour être agréable à Maurice, à la jeune fille, et un peu aussi à lui-même, se mit à dire des vers.

Il les disait fort bien, d'une voix sonore, avec chaleur, émotion et conviction. Il arrivait facilement à l'enthousiasme. Alors il avait l'air vraiment inspiré et semblait rajeuni de plusieurs années. Sa figure restait rouge, mais son regard se remplissait de flammes, son front s'irradiait, et on le trouvait presque beau.

Suspendue à ses lèvres, Georgette l'écoutait avec une sorte d'admiration. Il était facile de voir qu'elle possédait le sentiment des choses poétiques, le goût du beau, et qu'elle éprouvait un plaisir indicible à sentir vibrer les cordes de son cœur.

Il devinait cela, le poète, et les applaudissements frénétiques d'un nombreux auditoire ne l'auraient rendu ni plus fier ni plus heureux.

Placé en face de la jeune fille, Maurice l'observait à la dérobée, et avec d'autant plus de facilité que le regard et la pensée de Georgette étaient complètement captivés. Il saisissait sur son visage, dans ses mouvements et dans l'éclat de son regard, qui changeait constamment d'expression, toutes les sensations qui passaient en elle.

A un moment il vit sa poitrine devenir haletante et ses yeux se mouiller de larmes. Elle avait de la peine à contenir son émotion.

Maurice éprouva aussitôt une souffrance intérieure très vive. C'était une impression étrange, qu'il n'avait jamais ressentie, comme un commencement de jalousie.

Et lui, qui était beau, qui avait la jeunesse, l'ave-nir, se mit à envier le pauvre poète qui ne possédait pour tout bien que son talent ignoré.

— Si je savais faire et dire de beaux vers comme lui, pensait-il, moi aussi je rendrais Georgette attentive à m'écouter ; je ferais palpiter son cœur, et, sous le feu ardent de ma pensée, je verrais tomber de douces larmes de ses yeux !

L'heure de se séparer arriva. Maurice s'en alla après avoir promis, sur l'invitation qui lui fut faite, de revenir bientôt et souvent.

— Oh ! la belle jeune fille ! se disait-il en marchant dans la rue. Quelle grâce ! quel charme délicieux elle répand autour d'elle ! Il m'a semblé que sa petite chambre était imprégnée d'un parfum de fleurs des plus rares.

— Ah ! Jacques Sarrue est bien heureux, oui, bien heureux de pouvoir chaque jour, à tout heure, voir cette adorable jeune fille et causer avec elle !

Et, sans s'en apercevoir, il poussa un profond soupir.

Maurice s'éloignait ; mais, par la pensée, il se retrouvait dans la chambre de Georgette. Une fois encore il ressentait cette sensation douloureuse, qu'il avait traversée son cœur, lorsque la jeune fille, violemment émue, avait laissé couler ses larmes en écoutant les vers du poète.

— Pourquoi donc ne serais-je pas poète aussi ? dit-il, ne s'apercevant pas qu'il parlait tout haut.

Une femme, près de laquelle il passait, se retourna.

— Qu'est-ce qu'il rumine donc, celui-là ? murmura-t-elle.

Maurice n'entendit pas, et un peu plus loin il dit encore :

— Je veux faire des vers aussi.

Il rentra chez lui cherchant un sujet et s'exci-

tant à trouver, en même temps, l'inspiration poétique.

VII

Le lendemain, à onze heures, eurent lieu les obsèques du marquis Maxime de Soubreuil.

Jacques Sarrue, Georges Raynald et Maurice Vermont, les trois amis que le hasard ou plutôt une puissance supérieure avait mis en présence, assistèrent à la cérémonie funèbre avec un grand recueillement.

Le marquis fut inhumé au Père-Lachaise dans un caveau de famille.

Les trois amis laissèrent s'éloigner les parents, les invités, et restèrent près du monument de sépulture, gardant un silence religieux, jusqu'à ce que les agents du cimetière eussent caché le cercueil sous la dalle de pierre qui ferme le caveau. Tout était terminé.

— La mort, murmura Jacques Sarrue, voilà ce qui attend tous les hommes !... Aujourd'hui la vie, demain le tombeau !... Et de l'être il reste... les cendres.

— Et l'âme ? fit Georges Raynald.

— Elle appartient à Dieu seul, répondit le poète. L'âme, telle que je la conçois, est un don fait à la créature pendant le temps de sa vie seulement.

— Alors, vous ne croyez pas à la résurrection des morts ?

— Et vous, monsieur Raynald ? répliqua Sarrue d'un ton grave.

— Je n'ose pas vous répondre.

— Eh bien ! j'imiterai votre réserve. Laissons à la mort ses secrets, et à l'éternité ses mystères.

Nous n'avons plus rien à faire ici, venez, suivez-moi.

— Ainsi qu'il a été convenu, dit Maurice, nous nous rendons chez moi.

— Assurément ; mais auparavant je veux vous montrer quelque chose.

Les deux jeunes gens suivirent Sarrue à travers le dédale des sentiers de l'immense nécropole.

Au bout de quelques minutes, le poète s'arrêta devant un monument de marbre blanc, au sommet duquel était posée une urne de marbre noir couverte d'un voile.

Il se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— Regardez !

Tous deux lurent en même temps les deux noms et les deux dates gravés dans le marbre.

— C'est ici, sur cette tombe, devant ces blocs de marbre sculptés, que j'ai vu avant-hier le marquis de Soubreuil, reprit Jacques Sarrue. J'étais assis là, sur cette pierre horizontale, derrière ce rideau de cyprès. Le marquis était à genoux ; il tenait sa tête dans ses mains et poussait de sourds gémissements.

— Il a dû venir ici plus d'une fois, dit Maurice.

— ...Pleurer près de ses victimes ?

— Oui. Le baron Henri de Manoise et sa sœur Jeanne de Manoise sont bien deux pauvres victimes.

— Je me demande comment le marquis de Soubreuil, que j'ai jugé par quelques-uns de ses sentiments, que vous m'avez fait connaître, a pu briser la vie de ces deux êtres et les conduire à la mort.

— Mon cher Jacques, voilà ce que la lecture du manuscrit du marquis vous apprendra.

Pendant cet échange de paroles, Georges Raynald réfléchissait la main appuyée sur son front.

— Baron Henri de Manoise, murmura-t-il se parlant à lui-même ; non, je ne me trompe pas, c'est bien ce nom là...

— Que dites-vous, Georges ? lui demanda Sarrue.

— Je dis que j'ai entendu prononcer autrefois le nom de Manoise.

— Ah !

— Je me souviens même d'avoir vu le jeune homme élégant et distingué qui le portait.

— Maurice, dit Sarrue, ceci mérite notre attention. Il paraît que Georges a connu le baron de Manoise.

— Connu, ce serait trop m'avancer ; mais je l'ai rencontré plusieurs fois.

— Où cela ?

— Au village où j'habitais avant d'être soldat.

Si le mort qui repose ici est le même que celui que j'ai vu, il était l'ami d'un homme du monde riche et titré, qu'on nomme le comte de Raucourt.

— Vous ne vous trompez pas, dit Maurice, le baron de Manoise était, en effet, l'ami intime

du comte de Raucourt, comme il était celui du marquis de Soubreuil.

— Tout cela est intéressant, reprit Jacques Sarrue, mais ne nous apprend rien. Je sens de plus en plus augmenter mon désir de savoir par suite de quelles circonstances fatales, évidemment terribles, ce jeune homme, cette jeune fille et le marquis de Soubreuil, trois infortunés, sont aujourd'hui couchés dans la tombe. Maurice pourrait facilement satisfaire notre curiosité ici même ; mais inutile de le questionner, nous n'obtiendrons rien de lui ; il a décidé qu'il ne parlerait que dans sa chambre.

— Je ne dirai même rien, répliqua le jeune homme, c'est le marquis lui-même qui parlera.

— C'est juste, dit Sarrue en tendant la main à Maurice, et il y a dans les paroles que vous venez de prononcer un sentiment que j'approuve.

Les trois amis prirent un des chemins pavés du cimetière et furent bientôt sur le boulevard extérieur. Ils montèrent dans une voiture de place. Maurice donna son adresse au cocher, qui grimpa sur son siège, et la voiture fila dans la direction de Montmartre.

La chambre de Maurice était au deuxième étage. Bien qu'elle eût sa fenêtre sur sa cour intérieure, elle était suffisamment éclairée.

— J'ai eu soin de vous prévenir, dit-il à ses deux compagnons en ouvrant sa porte, vous allez entrer dans le froid et triste logis d'un pauvre diable ; cependant il y a trois chaises, c'est autant qu'il en faut pour nous asseoir. Si nous étions quatre, je serais embarrassé ; il est vrai que le lit pourrait servir de canapé.

Ils entrèrent dans la chambre, qui n'avait rien de gai, en effet, mais dont le petit loyer paraissait fort lourd au locataire au moment du terme.

Maurice eut l'attention de choisir ses deux meilleures chaises pour les offrir à ses amis et il s'assit sur la troisième.

— Avant tout, dit Jacques Sarrue, il faut nous assurer que la porte est bien fermée.

— Oh ! vous pouvez être tranquille, fit Maurice, nous ne serons dérangés par personne ; je vis seul, comme un ours, et je ne connais et ne parle à aucun locataire. " Bonjour, bonsoir " dans l'escalier, voilà tout. Par économie forcée, je suis moi-même ma femme de ménage, ce qui n'est pas précisément agréable à la digne femme qui loge gratuitement au rez de chaussée à la condition de tirer le cordon.

— En ce cas, c'est parfait. Maintenant, sachons enfin ce que contient le mystérieux manuscrit. Vous ne dites rien, Georges ?

— J'attends, répondit le sergent-major. Mais mon impatience est égale à la vôtre.

Maurice ouvrit le tiroir de la table qui lui servait de bureau et à une infinité d'autres usages, et en sortit le manuscrit.

C'était un grand cahier composé d'une centaine de pages d'une écriture fine et serrée, et revêtu d'une couverture de papier bleu glacé.

— Jacques, dit Maurice en tendant le manuscrit à Sarrue, voulez-vous lire ?

— Merci, Maurice, je n'ai pas de bons yeux comme les vôtres, et puis je préfère écouter.

— Et vous, monsieur Georges ?

— Je suis comme notre ami Jacques Sarrue, répondit Raynald, j'aime mieux écouter ; d'ailleurs je suis persuadé d'avance que vous lirez infiniment mieux que je ne pourrais le faire.

Maurice s'approcha de la fenêtre. Jacques et Georges se placèrent en face de lui. Voyant que ses amis étaient prêts à l'écouter, Maurice leva la couverture du manuscrit.

— Je vais vous lire d'abord, dit-il, cette page, que M. de Soubreuil a dû écrire avant-hier avant de m'envoyer le manuscrit, et qui est en quelque sorte la préface du récit :

« A ceux qui liront ces lignes et les pages qui suivent, je dis :

« Ceci est la confession d'un malheureux, qui a été fatalement poussé au crime, à l'infamie et enfin au suicide... »

« J'étais né pour être heureux, car autrefois tout me souriait dans la vie. Aujourd'hui, l'âme et le cœur rongés par le remords, livrés à toutes les sombres horreurs du désespoir, écrasé sous le poids de mon malheur, je vais me débarrasser du fardeau de la vie que je ne peux plus porter.